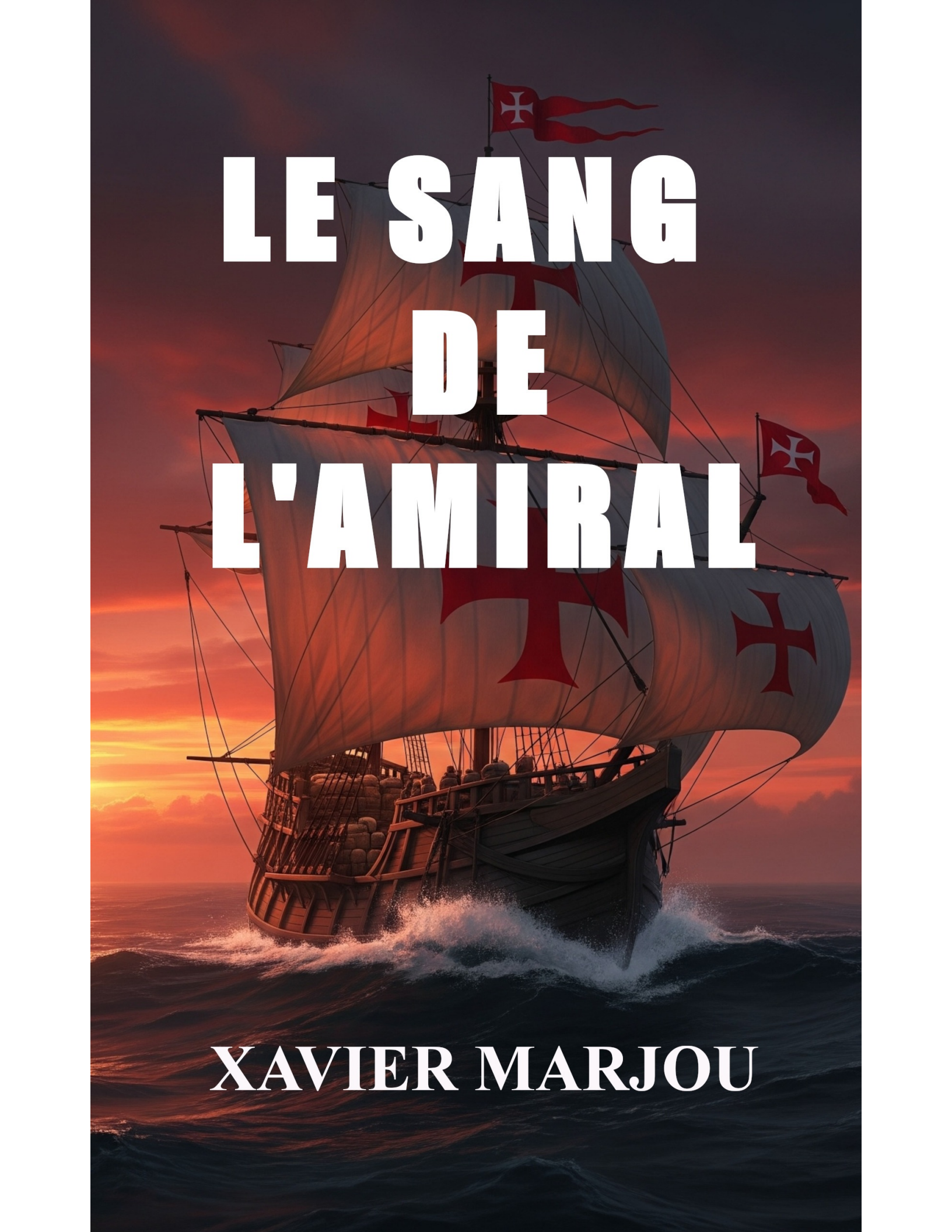




LE SANG DE L'AMIRAL

XAVIER MARJOU

Xavier Marjou

Le Sang de l'Amiral

© Xavier Marjou, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9307-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I. Les fondations d'un destin

0. Prologue

Novembre 1445

Le vent de la mer Océane hurlait contre les remparts austères de la forteresse, un souffle salé et incessant venu du grand large. Il cinglait les pierres nues, s'engouffrait dans les coursives, porteur d'embruns et de promesses lointaines. Sur la plus haute tour, dominant les flots tumultueux qui se brisaient contre les falaises en contrebas, deux silhouettes solitaires défiaient les éléments.

Drapé dans une lourde cape sombre qui claquait autour de lui, l'infant¹ Henri, troisième fils du regretté roi Jean I^{er}, scrutait l'horizon infini où le soleil déclinait. À ses côtés se tenait un homme plus jeune, au port noble malgré ses vêtements de voyage usés. Son regard clair, habitué aux vastes plaines de l'Est, semblait tout aussi perdu dans l'immensité de l'océan.

« Votre forteresse est au bout du monde, prince Henri », dit le visiteur, sa voix portant une pointe d'accent étranger. « Un refuge parfait pour un roi que l'on croit mort. »

Un rare sourire effleura les lèvres d'Henri. Il ne quitta pas l'horizon des yeux. « Le monde a de nombreux confins, Majesté. Pour vous, c'était Varna. Pour moi, c'est ici, à Sagres. Mais vous êtes en sécurité. Personne ne viendra chercher le roi Ladislas Jagellon de Pologne et de Hongrie sur ce promontoire battu par les vents.

— Mort pour la chrétienté contre les armées du sultan, reprit Ladislas avec une ironie amère. Une belle épitaphe. Plus honorable que de finir poignardé par ceux qui convoitent mon trône. Je vous dois la vie, Prince.

— Vous la devez à la discrétion de nos chevaliers et à la solidité de ces murs. Le reste de l'Europe est un nid de vipères, je vous l'accorde. La France panse encore les plaies de la guerre de Cent Ans. L'Angleterre glisse vers la guerre des Deux-Roses. Notre voisine, la Castille, se déchire sous les intrigues de nobles avides. »

Henri se tourna enfin vers lui, ses yeux brillant d'une lueur intense.

« Seul le Portugal a choisi une autre voie. Mes frères et moi avons hérité d'un royaume stable, mais nos chemins ont divergé. Mon frère aîné, le roi Édouard, nous a quittés trop tôt. »

Ladislas hocha la tête, son regard témoignant d'une fine compréhension des jeux de pouvoir. « Ce qui a laissé le trône à son jeune fils, le roi Afonso. Un enfant de treize ans, si mes informations sont exactes. Le véritable pouvoir au Portugal, c'est donc vous qui le détenez, prince Henri.

— Vous êtes bien informé, admit Henri. Disons que la régence m'accorde toute la latitude nécessaire. Mais notre force ne repose pas que sur moi. Mon autre frère, Pierre, passe son temps à parcourir le globe, et c'est aussi grâce à ses puissants réseaux que vous avez pu nous rejoindre sain et sauf.

— En effet, dit Ladislas. On dit de votre frère qu'il a tant voyagé qu'il a des alliés dans les sept parties du monde. Si lui consacre sa vie à voyager, vous, prince Henri, vous semblez préférer étudier les explorations marines depuis cette forteresse.

— Chacun sa manière de parcourir le monde, répliqua Henri. Venez. »

Sans un mot de plus, il quitta le parapet et descendit d'un pas rapide l'escalier en colimaçon, non vers les appartements, mais vers le cœur battant de sa forteresse : la salle des cartes.

L'atmosphère changea aussitôt. Le hurlement du vent fut remplacé par un silence studieux, à peine troublé par le crépitemment d'un feu dans l'âtre. L'air sentait le parchemin, l'encre et la cire chaude. Des astrolabes de cuivre et des sphères armillaires reposaient sur des établis, attendant d'être consultés. Au centre de la pièce, une immense table de chêne était couverte d'un portulan² déroulé.

« Voici notre champ de bataille, Majesté », dit Henri en posant une main sur la carte.

Celle-ci, magnifique, représentait l'Europe et l'Afrique du Nord avec une précision stupéfiante. Mais au sud, la côte africaine s'estompait rapidement dans le vide du parchemin, au-delà de l'embouchure d'un fleuve nommé Sénégal.

« Coincés que nous sommes entre la puissante Castille et cet océan redouté, nous ne pouvons nous étendre sur terre, expliqua Henri en traçant une ligne

invisible avec son doigt. Alors, j'ai choisi la mer.

— Pour des conquêtes ? s'enquit Ladislas, les yeux fixés sur la carte.

— Non, pas pour des conquêtes éphémères. Pour tisser un empire de routes maritimes, une toile invisible qui captera les richesses du monde. »

Il désigna les bâtiments en contrebas, visibles par une haute fenêtre. « Ici, au Portugal, j'ai rassemblé les meilleurs savoirs de mon temps : cartographes génois, astronomes juifs, constructeurs navals avisés, et surtout, marins portugais au cœur solide. Mon aïeul, le roi Denis, a eu la perspicacité de refondre l'Ordre des Templiers en un Ordre du Christ³, dédié à la Couronne. Le résultat fut une force loyale, qui canalise l'énergie des jeunes nobles vers l'Afrique plutôt que vers d'inutiles guerres intestines. »

Henri se pencha de nouveau sur la carte. « La prise de Ceuta, il y a trente ans, fut le premier pas. Mais j'ai vite compris que la véritable conquête se ferait par la patience et la science. Il a fallu des années pour oser défier les légendes, pour pousser nos caravelles au-delà du Cap Bojador, cette limite que l'on disait peuplée de monstres. Mon navigateur Gil Eanes y est parvenu il y a onze ans. La voie est ouverte. »

Son doigt glissa le long de la côte africaine, s'arrêtant bien plus au sud. « Chaque année, nos navires s'aventurent plus loin, rapportant ivoire, or, et depuis peu, ces captifs noirs qui suscitent tant de convoitise. Un commerce nécessaire, pour financer la suite. L'année dernière, Nuno Tristão a atteint le Sénégal. Ce n'est qu'une étape. Mon but ultime est là-bas, expliqua-t-il en balayant de la main l'immense espace vide à l'est de la carte. Vers Cathay⁴, Cipango⁵, et peut-être le royaume du Prêtre Jean pour prendre l'Islam à revers. »

Ladislas sentit un frisson le parcourir, qui n'était pas seulement dû au froid de la pierre. L'ambition de cet homme était aussi vaste que l'océan qu'ils contemplaient. « Mais ce succès ne passera pas inaperçu. D'autres royaumes regarderont vers la mer.

— La Castille, concéda Henri, son visage se durcissant. Si les Castillans décident un jour d'imiter notre audace, leur puissance pourrait devenir une redoutable concurrence. Il faut avancer vite, garder nos découvertes secrètes.

— Ou affaiblir l'adversaire avant qu'il ne s'élance », suggéra Ladislas, l'esprit

façonné par les intrigues des cours d'Europe centrale.

Un sourire fin, presque imperceptible, étira les lèvres d'Henri. Il se tourna vers le roi en exil. « Votre esprit est vif, Majesté. Et vous m'offrez une solution à deux problèmes. Le vôtre, et le mien. Vous ne pouvez rester ici éternellement. Et la Castille est une menace latente. »

Il marqua une pause, son plan se précisant dans son esprit. « Il existe une île, Madère. Un avant-poste que nous avons peuplé, à plusieurs jours de mer d'ici. Un endroit où un roi mort peut vivre en paix, sous un autre nom. Votre présence là-bas, discrète mais connue de nous, serait une pièce sur mon échiquier. Et pendant ce temps, nous pourrions subtilement nourrir les divisions qui affaiblissent la Castille. »

Ladislas comprit. Il ne serait pas seulement un exilé, mais un allié stratégique. « J'accepte, prince Henri. Le roi Ladislas Jagellon est mort à Varna. Un chevalier de l'Ordre du Christ ira vivre ses derniers jours à Madère. »

« Parfait. » Se détournant enfin, Henri regagna son étude privée. À la lueur d'une lampe à huile, il tira sur un cordon de velours. Quelques instants plus tard, un chevalier entra, vêtu sobrement de la tunique blanche de l'Ordre. C'était Pereira, l'un de ses capitaines les plus fiables.

« Chevalier, dit Henri d'une voix basse mais qui ne souffrait aucune réplique. Vous partirez avant l'aube. Vous escorterez notre hôte.

— Où doit-il aller, Votre Excellence ?

— À Madère. Vous le présenterez au gouverneur comme un chevalier de l'Ordre cherchant le repos. Là-bas, pour tous, il se fera connaître sous le nom d'Henrique Alemão⁶. Sa véritable identité devra demeurer un secret des plus stricts. Vous veillerez à sa sécurité et à son extrême discrétion. Hâtez-vous, et que Dieu vous garde. »

Le chevalier s'inclina sans un mot et disparut aussi silencieusement qu'il était entré. Henri resta un instant immobile. La nuit tombait sur Sagres, mais dans le grand jeu pour la suprématie qui s'annonçait, il venait de placer un roi sur son échiquier, bien loin des côtes africaines.

1. Fleuve de discorde

Fin juin 1455

Le soleil de juin cognait sans pitié sur les ponts des trois navires et faisait chauffer à blanc les planches sous les pieds nus des marins. L'air était lourd, salé, vibrant de cette tension particulière qui naît lorsqu'on s'aventure au-delà des limites connues du monde. Deux lourdes nef⁷, massives et ventrues, conçues autant pour le commerce que pour affronter la houle du large, encadraient une caravelle plus fine, plus racée, symbole de l'audace exploratrice portugaise. Leurs voiles carrées et latines⁸ étaient gonflées par une brise de nord-ouest, bienvenue mais capricieuse. Sur la toile écrue se détachait crânement la croix rouge sang de l'Ordre du Christ, emblème sacré d'une entreprise qui mêlait la foi, la cupidité et une inextinguible soif de découverte.

Elles glissaient vers le sud, toujours plus au sud, longeant cette côte africaine baptisée Guinée⁹, une terre de mystères, de dangers réels et fantasmés, et surtout, de promesses. Chaque jour les éloignait un peu plus des routes familières, les enfonçant dans cet inconnu que les anciens peuplaient de monstres marins et de courants menant aux abîmes de la mer des Ténèbres. Ici, le monde connu semblait s'effiloche, laissant place aux légendes et à la peur ancestrale de l'inconnu.

Sur le pont arrière de la caravelle, Diogo Gomes, capitaine de l'expédition, scrutait la côte invisible derrière le rideau de brume de chaleur. Homme trapu, buriné par le soleil et le sel, dont la barbe noire commençait à grisonner, il portait le poids de cette double mission confiée par le Grand Maître de l'Ordre, l'infant Henri lui-même. C'était une mission dont les deux facettes tiraillaient constamment son âme de marin et de soldat du Christ.

D'abord, exploiter. Remplir les cales. C'était la loi du Prince, la condition *sine qua non* pour financer ces coûteuses expéditions. Et Gomes n'avait pas failli. L'escale récente à Cayor¹⁰ avait été fructueuse, quoique sordide. Gomes chassa l'image tenace du marché local, l'odeur de peur et de résignation qui flottait encore dans ses narines malgré le vent du large. Une nécessité cruelle, certes,

mais indispensable pour financer la vraie mission, celle qui comptait : repousser les limites du monde connu. L'or vivant, parqué dans les cales, n'était que le carburant impur de la gloire à venir. Les cales des deux nef s gémissaient sous le poids de leur cargaison humaine, ces malheureux captifs noirs arrachés à leur terre, dont la vente à Lagos ou à Lisbonne assurerait le profit immédiat de l'entreprise. Il voyait encore le regard satisfait, presque gourmand, des deux marchands étrangers que l'Infant lui avait imposés : le Vénitien Alvise Cadamosto, élégant et loquace, l'œil toujours aux aguets d'une bonne affaire, et le Génois Antonio Usodimare, plus taciturne, plus calculateur, dont les réseaux s'étendaient jusqu'aux comptoirs les plus lointains. Pour ces marchands, la mission s'arrêtait là. Leur précieuse marchandise étant dans les cales, il n'y avait plus qu'à virer de bord, mettre le cap au nord et compter les ducats¹¹. Mais Gomes était portugais et, surtout, un navigateur de l'infant Henri. Et pour Henri, le profit immédiat, bien que nécessaire, n'était qu'un prélude.

La seconde règle, la plus exaltante aux yeux de Gomes, était d'explorer. Pousser plus loin. Toujours plus loin que l'expédition précédente. Ouvrir la route vers cet Orient mythique, vers les épices et les royaumes fabuleux qui hantaient les rêves de l'Infant. C'était là que se jouait la vraie gloire, celle qui ne se monnayait pas en ducats mais en honneurs, en terres concédées par le Roi, peut-être même en cet adoubement tant convoité qui ferait de lui, Diogo Gomes, simple capitaine, un chevalier de l'Ordre du Christ. Cette ambition-là brûlait en lui, plus fort que la simple cupidité. Il voulait être celui dont on dirait, à Sagres et à Lisbonne, qu'il avait vu ce que nul autre Portugais n'avait encore vu. Il était prêt à prendre des risques que Cadamosto, avec sa prudence vénitienne, jugeait insensés.

« Une embouchure en vue ! » Le cri de la vigie le tira de ses pensées. Il plissa les yeux. Effectivement, la ligne de côte s'interrompait, laissant place à une large échancrure d'où semblait sourdre un courant puissant, troublant le bleu profond de l'océan d'une teinte plus claire, limoneuse. L'eau, ici, devait être moins salée. Un fleuve. Peut-être un fleuve immense, une nouvelle porte vers l'intérieur de ce continent mystérieux. Les deux estuaires découverts précédemment s'étaient révélés décevants. Mais celui-ci... celui-ci avait une autre ampleur. Une promesse flottait dans l'air lourd.

« Fais signaler aux nef s de stopper et de jeter l'ancre, ordonna-t-il à son maître d'équipage. Elles tirent trop d'eau et sont trop peu maniables pour s'aventurer